

## TREMPLIN DE ST-NIZIER

Et voilà ! Le dernier saut vient d'avoir lieu. L'affaire est jugée. Les Russes ont pris Belousov, le vainqueur, par les bras et par les jambes et l'ont trois fois lancé en l'air.

Pressés les uns contre les autres autour du tapis blanc de la piste, quatre vingt mille spectateurs n'ont pas esquissé le moindre mouvement de départ. Ils restent là, plantés, comme mal réveillés d'un rêve. Des fusées s'élèvent dans le ciel radieux, donnant naissance à des panaches de fumées mauves et jaunes. C'est la dernière minute des jeux. C'est l'apothéose.

Une véritable apothéose, cela se vit dans l'immobilité et le silence. Pendant quelques secondes une émotion est perceptible, où communièrent la foule et la jeunesse sportive de trente nations. La plupart ne reverront jamais pareil spectacle.

Pour moi c'est beaucoup plus qu'une page tournée ; c'est un bilan. Un bilan se fait seul et n'est jamais gai. Je contemple longuement la fin de cette fête, dont j'ai imaginé et mis en place le décor. Avec quel désintéressement et avec quel mal ! Avec la seule autorité que j'aurai réussi à imposer. J'aurai fait à Grenoble, à la France un cadeau, un de plus.

Personne ne m'appellera sur la proue du tremplin, comme cela se fait au théâtre. Aucun haut-parleur ne lancera mon nom à la foule. A l'exception de Paul Dreyfus, dans l'article-épilogue qu'il publiera le lendemain, personne ne m'aura dit merci : ni le Ministre, ni le Maire de Grenoble que j'ai pourtant rencontrés et salués. A vrai dire je m'en fous. J'ai des réserves d'indifférence. Et quelquefois aussi d'amour.

Grenoble, la montagne, le Vercors, l'architecture... Ma vie tient tout entière dans ces quelques mots; et le hasard a fait que cette œuvre de Saint-Nizier en prenne pour moi valeur de synthèse.

Cette ville étalée à mes pieds, mille mètres plus bas, je l'ai vue pour la première fois le 11 novembre 1918. Il y a donc de cela cinquante ans. Le

Il novembre 1918 le temps était aussi beau qu'aujourd'hui. Belledonne avait déjà son manteau de neige. Mes parents m'avaient amené de Chalon-sur-Saône, où nous habitons, pour m'inscrire comme étudiant à l'Institut Electronique de Grenoble. J'avais pris ma première inscription au bruit du canon qui annonçait la signature de l'armistice. Le soir même mes parents étaient repartis, me laissant seul dans la liesse populaire.

Grenoble, c'est la ville de ma libre jeunesse, celle où j'ai étudié, celle où j'ai prolongé ma vie d'étudiant. Grenoble, c'est la ville où j'ai découvert la montagne. Cette chaîne de Bellédonne, quel est celui de ses sommets que je n'ai pas gravi ? Si je les sollicite, les souvenirs reviennent en foule. J'ai épousé le Dauphiné par la plus belle de ses montagnes que j'ai pour la première fois conquise en hiver. Au sommet du couloir de la face nord des Trois Pucelles, qui domine la piste de saut, existe une haute fissure à laquelle les grimpeurs grenoblois ont donné mon nom. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je hante ces lieux...

Le Grenoble de ma jeunesse s'est étendu. Il occupe totalement le carrefour des trois vallées. J'ai fait ce que j'ai pu pour en discipliner le développement, sans toujours réussir. Il reste que le tracé fondamental ouvert à l'occasion des Jeux Olympiques, celui de la rive droite du Drac, j'en ai fait l'invention il y a seize ans. Grenoble est la ville de France qui me doit le plus. Mais qui le sait et qui s'en soucie ?

Sur le profil d'un contrefort de la Chartreuse que domine le Saint-Eynard, un groupe de grands arbres : cèdres, épicéas, wellingtonia, marque l'endroit où je rencontrai, un soir de mai 1927, une fée, une muse qui incarnait le Dauphiné, et avec laquelle j'ai passé ma vie.

Mais si, au lieu de les porter au loin, j'abaisse à gauche mes regards, je vois le cimetière où repose Jean Prévost, que j'ai attiré dans le Vercors, qui y fut tué, et auquel je survis depuis vingt cinq ans. Ces prairies, ces

forêts qui encadrent la piste virent les premiers assauts des Allemands contre le Vercors, qui me doit son destin tragique et glorieux.

Mon vieux maître Perret est présent en esprit dans sa tour de béton armé du parc Paul Mistral. Je la cherche des yeux, la prends à témoin . Si Perret était là, me dirait-il : "C'est bien" ?

Grenoble, c'est la ville où j'ai débuté dans la vie, où je me suis marié, où je me suis fixé, où j'ai le plus de souvenirs, où probablement je mourrai. Grenoble, c'est le pays natal que tout le monde m'attribue (ce qui n'est pas vrai) ; mais quand on me demande si je suis Grenoblois, je réponds "oui".